

## Millie

*Trois mois plus tôt*

Après une heure de récurage, la cuisine d'Amber Degraw est quasi immaculée.

Étant donné que, d'après ce que j'en vois, Amber prend presque tous ses repas dans des restaurants du quartier, j'ai l'impression que mes efforts sont un peu vains. Si je devais parier, je dirais qu'elle ne sait même pas allumer son four ultra-sophistiqué. Elle a une belle, une immense cuisine équipée d'un tas d'appareils qu'elle n'a pas dû utiliser une seule fois, je suis prête à en mettre ma main à couper. Elle a un multicuiseur Instant Pot, un *rice cooker*, une friteuse Air Fryer et même un truc qui s'appelle un *déshydrateur*. Il semble quelque peu contradictoire qu'une personne utilisant huit types de crème hydratante différents possède également un déshydrateur, mais qui suis-je pour juger ?

Oui, bon, d'accord, je juge un peu.

Quoi qu'il en soit, j'ai soigneusement essuyé chacun de ces appareils inutilisés, nettoyé le réfrigérateur, rangé plusieurs douzaines de plats et passé la serpillière tant et si bien que le sol est assez brillant pour que j'y voie mon reflet. Maintenant, il ne me reste plus qu'à lancer la

dernière lessive et le loft des Degraw sera propre comme un sou neuf.

— Millie ! Millie, mais où êtes-vous ?

C'est la voix essoufflée d'Amber, qui me parvient jusque dans la cuisine. Du revers de la main, j'essuie quelques gouttes de sueur à mon front.

— Par ici ! je réponds.

Même si l'endroit où je peux bien me trouver coule un peu de source. L'appartement – résultat de la réunion de deux anciens appartements adjacents – est grand, mais pas à ce point. Si je ne suis pas dans le salon, il y a toutes les chances pour que je m'active dans la cuisine.

Amber y entre, élégance impeccable dans l'une de ses très, très nombreuses robes de créateur. Celle-ci est imprimée de motifs zébrés, avec un décolleté en V plongeant et des manches qui s'effilent jusqu'à ses poignets menus. Elle l'a associée à des bottes zébrées assorties et, bien qu'elle soit aussi douloureusement belle qu'à son habitude, je ne sais trop si je dois la complimenter sur sa tenue ou partir la chasser en safari.

— Vous voilà ! lance-t-elle avec une pointe d'accusation dans la voix, comme si je n'étais pas précisément là où je suis censée être.

— Je termine juste. Je m'occupe du linge et...

— En fait, m'interrompt Amber, je vais avoir besoin que vous restiez.

Je grimace intérieurement. Je fais le ménage pour Amber deux fois par semaine, mais je lui rends aussi d'autres menus services, notamment en baby-sittant sa fille de neuf mois, Olive. J'essaie d'être flexible, vu que le salaire est mirobolant, mais m'avertir assez tôt n'est pas son fort. J'ai l'impression que chaque fois que je garde sa fille ici, elle me sort le couplet de la nécessité absolue. Et

apparemment, je n'ai besoin d'en être mise au courant que vingt minutes avant.

— J'ai pédicure, m'annonce-t-elle, aussi gravement que si elle m'informait devoir se rendre à l'hôpital pour une opération du cœur. Je voudrais que vous gardiez un œil sur Olive pendant mon absence.

Olive est une gentille petite fille. Ça ne me dérange absolument pas de la garder, en général. En fait, la plupart du temps je sauterais sur l'occasion de gagner un peu d'argent, vu le taux horaire exorbitant que me paie Amber, car il me permet de conserver un toit au-dessus de ma tête et de manger de la nourriture qui n'est pas récupérée dans une poubelle. Mais là, en l'occurrence, je ne peux pas.

— J'ai cours dans une heure.

— Ah...

Amber fronce les sourcils, puis se recompose rapidement un visage neutre. Elle m'a dit, lors de mon dernier passage ici, qu'elle avait lu un article selon lequel les sourires et les froncements de sourcils étaient les principales causes des rides, alors elle essaie d'adopter une expression aussi neutre que possible à tout moment.

— Et vous ne pouvez pas sauter le cours ? Ils ne fournissent pas d'enregistrements des cours magistraux ? Ou bien une transcription écrite que vous pourriez récupérer ?

Non, ils ne font pas ça. De plus, j'ai raté deux cours, ces deux dernières semaines, à cause des baby-sittings de dernière minute qu'elle m'a demandés. Comme j'essaie de décrocher mon diplôme universitaire, il me faut une note correcte dans cette matière. Et puis, de toute façon, j'aime bien ce cours. La psychologie sociale, je trouve la discipline amusante et intéressante. Et une bonne note est cruciale pour l'obtention de mon diplôme.

— Je ne vous le demanderais pas si ce n'était pas important, insiste Amber.

Sa définition de l'« important » peut différer de la mienne. Pour moi, l'« important », c'est d'être diplômée de l'université et d'obtenir le concours de travailleur social. Je ne vois pas comment une pédicure pourrait être aussi importante. Non, c'est vrai, quoi, on est à la fin de l'hiver. Qui va les voir, ses pieds ?

— Amber... je commence.

Comme par hasard, des pleurs aigus nous parviennent du salon. Même si je ne m'occupe pas officiellement d'Olive en ce moment, je garde en général un œil sur elle quand je suis là. Amber emmène sa fille dans une garderie trois fois par semaine avec ses amies, et le reste du temps, on dirait qu'elle cherche tous les moyens de se débarrasser d'Olive. Elle s'est plainte auprès de moi que M. Degraw ne lui permettait pas d'embaucher une nounou à plein temps, au motif qu'elle ne travaille pas elle-même. Elle se débrouille donc pour la faire garder en accumulant les baby-sitters – enfin, surtout moi. Bref, Olive était dans son parc quand j'ai commencé le ménage et je suis restée dans le salon avec elle jusqu'à ce que le ronronnement de l'aspirateur l'endorme.

— Millie... reprend Amber d'un ton de reproche.

Avec un soupir, je repose l'éponge. J'ai l'impression qu'on me l'a greffée à la paume, ces derniers temps. Je me rince les mains au robinet, puis je les essuie sur mon jean.

— J'arrive, Olive ! je crie.

Lorsque j'entre dans le salon, la petite s'est hissée au bord du parc et elle pleure avec un tel désespoir que son petit visage rond est devenu rouge vif. Olive est le genre de bébé que l'on pourrait voir sur la couverture d'un magazine pour bébés, tellement elle est belle : le parfait

petit chérubin, avec ses douces boucles blondes qui sont maintenant écrasées du côté gauche de sa tête à cause de sa sieste. Bon, là, elle n'est pas aussi chérubine que d'habitude. Dès qu'elle me voit, elle lève les bras et ses sanglots se calment.

Je tends les mains dans le parc et la soulève. Elle enfouit son petit visage mouillé dans le creux de mon épaule et, d'un coup, je me sens moins mal à l'idée de manquer mon cours en cas de nécessité. Je ne sais pas d'où ça vient, mais à la seconde où j'ai eu trente ans, c'est comme si un interrupteur s'était actionné en moi pour me faire considérer les bébés comme la chose la plus adorable de tout l'univers. J'adore passer du temps avec Olive, même si ce n'est pas mon bébé à moi.

— J'apprécie beaucoup, Millie. Et croyez-moi, mes orteils vous remercient.

Amber est déjà en train d'attraper son manteau et son sac Gucci sur le portemanteau à côté de la porte.

Ouais, ouais.

— Vous revenez à quelle heure ?

— Je ne serai pas absente trop longtemps, m'assure-t-elle, ce qui, nous le savons toutes les deux, est un mensonge éhonté. Après tout, je sais que je vais manquer à ma petite princesse !

— Bien sûr, je murmure.

Pendant qu'Amber fouille dans son sac en quête de ses clés, son téléphone ou son poudrier, Olive se blottit un peu plus contre moi. Elle soulève son petit visage rond et me sourit, dévoilant ses quatre quenottes blanches.

— Ma-ma, déclare-t-elle.

Amber se fige, la main toujours dans son sac à main. Soudain, le temps semble s'être arrêté.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

Aïe.

— Elle a dit... Millie ?

Ignorant le trouble qu'elle vient d'éveiller, Olive me sourit à nouveau et babille, plus fort cette fois :

— Mama !

Le visage d'Amber vire au rose sous son fond de teint.

— Est-ce qu'elle vient de vous appeler « maman » ?

— Non...

— Mama ! crie joyeusement la petite.

*Oh, mon Dieu, tu vas te taire, gamine ?*

Amber jette son sac à main sur la table basse, le visage tordu par la colère, masque féroce qui va certainement provoquer de vilaines rides.

— Est-ce que vous dites à Olive que vous êtes sa mère ?

— Non ! je m'écrie. Je lui dis que je suis Millie. *Millie*. Elle doit faire la confusion, d'autant que c'est moi qui...

Ses yeux s'arrondissent.

— Quoi ? Vous êtes plus souvent avec elle que moi ? C'est ce que vous alliez prétendre ?

— Non ! Bien sûr que non !

— Vous sous-entendez que je suis une mauvaise mère ? crie Amber en faisant un pas vers moi. (Olive semble effarée.) Vous pensez être meilleure mère que moi pour ma petite fille ?

— Non ! Jamais...

— Alors pourquoi lui dites-vous que vous êtes sa mère ?

— Je ne fais pas ça ! (Ma paie exorbitante de baby-sitter est en train de s'en aller aux égouts.) Je vous le jure. « Millie ». C'est tout ce que je lui dis. Ça ressemble à « maman », voilà tout. Ça commence pareil.

Amber prend une profonde inspiration, comme pour se calmer. Puis elle avance d'un pas supplémentaire vers moi.

— Donnez-moi mon bébé.

— Bien sûr...

Mais Olive ne nous facilite pas la tâche. Lorsqu'elle voit sa mère s'approcher d'elle, les bras tendus, elle se cramponne un peu plus à mon cou, y enfouit le visage et sanglote :

— Mama !

— Olive, je marmonne. Je ne suis pas ta maman. La voilà, ta maman.

*Qui est sur le point de me virer si tu ne me lâches pas.*

— C'est tellement injuste ! s'écrie Amber. Je l'ai allaitée pendant plus d'une semaine ! Ça ne compte donc pour rien ?

— Je suis désolée...

Amber finit par m'arracher Olive des bras malgré ses pleurs, ou plutôt ses braillements, maintenant.

— Mama ! hurle-t-elle en me tendant ses bras potelés.

— Ce n'est pas ta maman ! la gronde Amber. C'est moi, ta maman. Tu veux voir mes vergetures ? Cette femme n'est PAS ta mère.

— Mama !

— Millie, je la corrige. Mil-lie.

Mais quelle différence ? Elle n'a pas besoin de connaître mon nom. Parce qu'à partir d'aujourd'hui, je ne serai plus jamais autorisée à entrer dans cette maison. Je suis virée de chez virée.

## 2

**D**urant le trajet à pied de la gare à mon studio situé dans le sud du Bronx, je garde un bras fermement serré autour de mon sac à main, l'autre main cramponnant la bombe lacrymogène dans ma poche. On a beau être en plein jour, on n'est jamais trop prudent dans ce quartier.

Aujourd'hui, je me sens pourtant chanceuse d'avoir un petit appartement, même au milieu de l'un des quartiers les plus dangereux de New York. Si je ne trouve pas rapidement un autre emploi pour remplacer le revenu que je viens de perdre après qu'Amber Degraw m'a licenciée (sans proposer de m'écrire aucune de lettre référence), le mieux que je pourrai espérer se résumera à un carton dans la rue devant l'immeuble en brique décrépit où je vis actuellement.

Si je n'avais pas décidé d'aller à l'université, j'aurais peut-être un peu d'argent de côté, à ce stade. Mais comme une crétine, j'ai choisi d'essayer de gravir quelques échelons de l'échelle sociale.

Alors que je longe le dernier pâté d'immeubles jusqu'au mien, en baskets dans la neige fondue du trottoir, j'ai la sensation que quelqu'un me suit. Bien sûr, je suis toujours en alerte, par ici. Mais il y a des fois où j'ai la forte impression d'avoir attiré l'attention – au mauvais sens du terme.

Comme en ce moment. En plus d'un picotement dans la nuque, j'entends des pas derrière moi. Leur bruit semble

devenir de plus en plus fort. La personne qui est derrière moi se rapproche.

Pourtant, je ne me retourne pas. Je me contente de resserrer plus fort mon manteau noir tout simple et de presser le pas ; je dépasse une Mazda noire dont le phare droit est cassé, une borne d'incendie rouge, qui laisse échapper de l'eau dans toute la rue, et je monte les cinq marches en béton irrégulier qui mènent à la porte de mon immeuble.

J'ai mes clés prêtes. Contrairement à l'immeuble chic de l'Upper West Side qu'habitent les Degraw, le mien n'a pas de portier. Il y a un interphone et une clé pour ouvrir la porte. Quand la propriétaire, Mme Randall, m'a loué l'appartement, elle y est allée de son sermon sévère : surtout ne laisser entrer personne derrière soi, c'est le meilleur moyen de se faire voler ou violer.

Tandis que j'insère la clé dans la serrure, toujours à moitié bloquée, le bruit de pas reprend, de plus en plus fort. Une seconde plus tard, une ombre se profile au-dessus de moi, que je ne peux plus ignorer. Je lève les yeux et identifie un homme, dans la vingtaine, vêtu d'un trench noir, les cheveux bruns légèrement humides. Il me semble vaguement le reconnaître, surtout la cicatrice au-dessus de son sourcil gauche.

— J'habite au deuxième étage, me rappelle-t-il en voyant l'hésitation dans mon expression. Deux-C.

— Oh...

N'empêche, je ne suis pas ravie de le laisser entrer.

L'homme sort un trousseau de clés de sa poche et me les agite devant la figure. L'une d'entre elles est identique à la mienne.

— Deux-C, répète-t-il. Juste en dessous de vous.

Je finis par céder et j'entre pour permettre à l'homme à la cicatrice au-dessus du sourcil gauche de pénétrer dans mon immeuble, sachant que, de toute façon, il peut facilement entrer par la force s'il veut. J'ouvre la marche dans l'escalier, dont je gravis lentement les degrés un à un, tout en me demandant comment je vais bien pouvoir payer le loyer le mois prochain. Il me faut un nouveau travail, et tout de suite. J'ai eu un job à mi-temps comme barmaid pendant un petit moment, que j'ai bêtement abandonné parce que baby-sitter Olive payait beaucoup mieux et que les demandes de dernière minute d'Amber m'empêchaient de jongler avec le second emploi. Or ce n'est pas comme si c'était facile pour quelqu'un comme moi de trouver un autre boulot. Pas avec mon histoire.

— On a du beau temps, commente l'homme à la cicatrice au-dessus du sourcil gauche, qui monte une marche derrière moi dans l'escalier.

— Hum, hum.

La dernière chose dont j'aie envie, c'est de parler de la météo, là tout de suite.

— J'ai entendu dire qu'il allait encore neiger la semaine prochaine, ajoute-t-il.

— Ah ?

— Oui. Ils en annoncent plus de vingt centimètres. Le bouquet final avant le printemps.

Je ne peux même plus essayer de feindre l'intérêt. Quand nous arrivons au deuxième étage, l'homme me sourit.

— Passez une bonne journée.

— Vous aussi, je marmonne.

Alors qu'il s'engage dans le couloir vers son appartement, je repense malgré moi à ce qu'il m'a dit quand je l'ai laissé entrer : *Deux-C. Juste en dessous de vous.*

Comment sait-il que j'habite au Trois-C ?

Je grimace et reprends un peu plus vite l'escalier jusqu'à mon propre appartement. Là encore, j'ai les clés sous la main et, sitôt que je suis à l'intérieur, je claque la porte derrière moi, je tourne la serrure et j'enclenche le pêne dormant. J'accorde sans doute un peu trop d'attention à son commentaire, mais on n'est jamais trop prudent. Surtout quand on vit dans le sud du Bronx.

Mon ventre gargouille, toutefois plus encore que de manger, j'ai envie d'une douche bien chaude. Je m'assure que les stores sont tirés, avant de me déshabiller et de sauter dans la douche. Je sais par expérience que l'eau peut jaillir soit bouillante, soit glacée. Depuis que je vis ici, je suis devenue experte en réglage de la température. Cependant, comme elle peut chuter ou monter de cinq bons degrés en une fraction de seconde, je ne m'attarde pas trop. Je ressens juste le besoin de débarrasser un peu mon corps de la crasse de la journée, que j'ai passée à arpenter la ville à pied, si bien que ma peau est couverte d'une couche de poussière noire. Je n'ose même pas imaginer à quoi doivent ressembler mes poumons.

Je n'arrive pas à croire que j'ai perdu ce travail. Amber s'appuyait tellement sur moi que je pensais garder cette place au moins jusqu'à ce qu'Olive aille à l'école maternelle, voire plus. Je commençais presque à me sentir à l'aise, comme quand on a un emploi stable et un revenu sur lequel compter.

Maintenant, je dois chercher un autre job. Peut-être plusieurs autres pour remplacer celui-là. Et ce n'est pas aussi facile pour moi que pour la plupart des gens. Ce n'est pas comme si je pouvais mettre une annonce sur les applications habituelles de garde d'enfants, car elles exigent toutes une vérification des antécédents. Et dès que

cette étape arrive, les perspectives d'emploi s'envolent pour moi. Personne ne veut de quelqu'un dans mon genre pour travailler chez lui.

Du coup, je suis un peu à court de références. Parce que pendant un certain temps, les emplois de ménage que j'ai pris ne se cantonnaient pas exactement au ménage. J'ai rendu un autre type de service, pour plusieurs des familles chez lesquelles je faisais le ménage. Mais j'ai arrêté. Depuis des années.

Bon, ça ne sert à rien de ressasser le passé. Pas quand l'avenir s'annonce si sombre.

*Arrête de t'apitoyer sur ton sort, Millie. Tu as été dans des situations pires que celle-ci et tu t'en es sortie.*

La température de la douche chute brusquement, et je pousse un cri malgré moi. Je m'empresse de couper l'eau. J'ai eu droit à dix bonnes minutes. Mieux que ce que j'attendais, finalement.

Je m'enroule dans mon peignoir en éponge, sans m'embarrasser d'une paire de pantoufles. Je sème de petites traces de pieds mouillés jusqu'à la cuisine, qui n'est qu'un recoin du salon. Dans le super appartement des Degraw, la cuisine, le salon et la salle à manger étaient des espaces séparés. Mais ici, ils ont tous fusionné en une seule pièce polyvalente et il se trouve, ironiquement, que cet espace est aussi beaucoup plus petit que chacune des pièces Degraw prise séparément. Même leur salle de bains est plus grande que mon espace de vie.

Je mets une casserole d'eau à chauffer sur la cuisinière. Je ne sais pas encore ce que je vais me préparer à dîner, mais le festin requerra probablement de faire bouillir des nouilles d'une forme ou d'une autre, ramen, spaghetti ou spirales. Je suis en train de passer en revue mes options quand j'entends frapper à la porte.

J'hésite, resserrant la ceinture de mon peignoir autour de ma taille. Je sors une boîte de spaghettis du placard.

— Millie ! m'appelle une voix étouffée derrière la porte.

Laisse-moi entrer, Millie !

Je grimace. *Oh non.*

Puis :

— Je sais que tu es là !